



Kira Mouratova et Vissotski.



En découvrant le vaste monde.

ENTRETIEN AVEC KIRA MOURATOVA

LE CADEAU DE LA FEE GLASNOST

Kira Mouratova fait des films depuis plus de vingt ans. Il a cependant fallu attendre la Glasnost pour que les images gelées apparaissent. Le Festival du film de femmes de Créteil, du 12 au 20 mars, présentera l'intégralité de l'œuvre de cette cinéaste ignorée des nomenclatures officielles¹. Nous l'avons rencontrée.

□ Qui décide de la diffusion d'un film ? Le studio d'Odessa, où le film a été fait, ou la décision est-elle prise à Moscou ?

Kira Mouratova — Le Goskino à Moscou décide de la diffusion en Union soviétique ; le studio de la République où a été tourné le film en dispose pour la diffusion dans son propre territoire. On arrive à des si-

tuations paradoxales. Mon film *En découvrant le vaste monde* a été autorisé par Moscou pour une diffusion générale dans toute l'Union soviétique. Une copie a été attribuée à chaque République, et la République d'Ukraine en a reçu une. Celle-ci a décidé que le film n'était pas intéressant. Si mes amis avaient voulu le voir, ils auraient dû aller à Tbilissi ou à Leningrad !

De ce film, on a donc tiré des copies. Mais personne ne l'a vu... [elle rit]. Certains cinéclubs ont pu le passer, après moultes demandes ! Aujourd'hui, j'ai saisi la Commission des conflits [qui reçoit les plaintes des cinéastes floués]. On m'a répondu qu'on allait tirer des copies. Je ne suis pas la seule « inconnue » ! On connaît des noms de cinéastes dont on n'a jamais vu les productions. J'ai cité Tcherviakov. Mais il y en a d'autres.

C'est le cas de Roustam Hamdamov. Il faut que vous écriviez correctement son nom. Ce jeune homme ouzbek a beaucoup de talent. C'est lui qui m'a présenté l'actrice Natalia Leble. Il avait commencé le film *Esclave de l'amour*². Natalia Leble interprétait la sœur de l'héroïne. Mikhalkov a repris le film, a tout changé et supprime des choses. En signe de protestation, Natalia a décidé d'arrêter le tournage. Roustam est également un bon peintre. Il fait aussi des croquis de mode. Jusqu'ici, il a travaillé incognito. Pour le théâtre, pour le cinéma. Parfois en étant payé, parfois bénévolement.

□ Dans « Brèves Rencontres », deux des personnages sont des femmes. L'une vient de la campagne. Beaucoup de jeunes filles viennent-elles pour travailler comme femmes de ménage ?

K. M. — Il y en a très peu. Elles travaillent en général sur des chantiers. En outre, on ne peut pas aller d'une région à l'autre sans passeport intérieur. Dans ce film, quelqu'un dit : « J'en ai marre, je vais partir. » Et l'autre répond : « Tu ne peux pas parce que tu as les pieds plats. » Tout le monde chez nous comprend. Cette allusion au service militaire signifie qu'on ne peut partir sans passeport. Un autre sous-entend que s'il a pu le faire, c'est qu'il avait du piston.

□ Parlez-nous du personnage du géologue que joue Vissotski et qui fait le lien entre les deux femmes...

K. M. — C'est un personnage d'aventurier moderne. Une forme de romantisme social, un personnage à la mode pendant ces années-là.

[Le film date de 1967. Ce personnage interprété par l'acteur et chanteur Vladimir Vissotski représente aussi une certaine mobilité de par son travail, se déplace en URSS. Alors que les deux femmes, comme beaucoup de leurs concitoyens, périment. Pour de multiples démarches qui n'aboutissent pas, comme Valentina. Faut-il écrire chers camarades, très chers camarades, chers petits camarades ? s'interroge-t-elle dans une nuit d'insomnie !]

Vissotski était au début de sa carrière. Il n'était connu que d'un public restreint. La présence de cet

acteur qui au départ n'était pas prévu a donné au personnage davantage de complexité. Sa collaboration s'est bornée aux chansons. Il n'improvisait pas au cinéma. Il respectait son texte à la lettre. Il jouait comme il le sentait dès la première prise.

[« En découvrant le vaste monde » a été tourné à Leningrad. La scène, un chantier de construction. On y arrive en camion dans la boue.]

Natalia Leble interprète le rôle principal. Il y a l'histoire d'amour qui commence et celle qui s'achève dans ce contexte de chaos, d'inachèvement qui me plaît, comme plaît le caractère concret des choses. La langue ancienne de Lermontov : une lettre de très vieille et très belle prose. J'aime les contrastes. Ce qui est concret, le son, l'individualisation de la matière. Les mélanges. J'aime l'éclectisme. On me l'a reproché. Je me plais à dire que le bon goût est un goût mauvais. Avec moi, c'est tout le contraire. Il faut toujours que j'introduise quelque chose qui casse les stéréotypes.

Propos recueillis par Noémie Mas

1. Une exception : *Positif* n° 324 de février 1988.
2. Le film sorti sous ce titre a été réalisé par Nikita Mikhalkov.
3. Voir le livre de Marina Vlady chez A. Fayard et les disques chez Chant du monde.

♦ Le Festival de Créteil passera toute l'œuvre, mais deux films sortiront en salle fin mars : *Brèves Rencontres* et *De longs adieux*. Pour en savoir plus sur cette seconde édition du Festival, appelez le (1) 42 07 38 98.



Brèves Rencontres.

9 MARS 88

FESTIVAL DE FEMMES

KIRA MOURATOVA, ce nom ne vous dit rien. Il s'agit pourtant d'une grande cinéaste soviétique dont les œuvres, longtemps demeurrées sous le boisseau, ont été libérées grâce à la « glasnost », notamment l'admirable « Brèves rencontres ». La réalisatrice sera la vedette du Festival des films de femmes de Créteil et rien que sa présence devrait vous inciter à prendre le métro ou votre voiture pour aller les voir. Comme cette manifestation fête ses dix ans, une programmation fastueuse a été mise en place : une centaine de réalisations, dont un autportrait de Dominique Sanda, des films sur la situation de la femme arabe, etc.

F. M.

Festival des films de femmes, du 12 au 20 mars, Maison des arts : place Salvador-Allende, 94000 Créteil. Tél : 42.07.38.98 ou 48.99.90.50.



Kira Mouratova, à l'honneur au Festival des films de femmes de Créteil.

Festivals CRETEIL

CINEMA

(H) 9 MARS 88

KIRA MOURATOVA OU L'INSOUTENABLE LUCIDITE DE L'ETRE

Toute la force de son joyeux pessimisme

Du 12 au 20 mars, le Festival de Créteil propose de découvrir Kira Mouratova, une rescapée de la « Stagnation », c'est-à-dire de l'ère brejnévienne : sur six films, deux interdits pendant vingt ans et deux autres abimés par la censure. Longtemps une non-personne, elle est maintenant fêtée et les festivals se l'arrachent : Pesaro, Locarno, Rotterdam, Créteil. Cannes bientôt ?

Lucide et détachée, elle accepte cette gloire subite : « C'est juste une phase. J'ai toujours pensé que

mes films sortiraient un jour. Seulement, je ne croyais pas que je vivrais jusque-là... » Son attitude et ses paroles expriment une gravité certaine due à la certitude de son talent et ses difficultés passées : divorce, nombreux projets non aboutis, interdictions diverses, mutilations (le négatif des scènes coupées était détruit) et poids du silence. Elle refuse de s'étendre sur ces années noires : « J'ai simplement continué de vivre. » Aucune amertume pour tout ce temps et cette énergie gâchés, aucune rancœur envers ceux qui

l'ont pillée : « C'est une sorte d'hommage non ? ! Et puis ressasser le passé est stérile. » Le ton est calme mais l'œil pétille d'ironie. C'est cet œil-là la cause de tout. « De nature je suis très gaie. Mais j'ai une vision pessimiste des choses. »

Est-ce dû à son origine mi-roumaine, mi-russe ? En tout cas, elle sait voir au-delà des apparences. Jamais dupe ni complaisante, elle met au jour les contradictions et les drames cachés. Par petites touches, ses histoires simples et intimes (un homme et une femme dans *Brèves rencontres* et *En découvrant le monde* ; une mère et son fils dans *Les longs adieux* montrent la solitude fondamentale et les problèmes de communication de l'homme sur fond de quotidien étrié. On voudrait rire. On a envie de pleurer. Parce que la vie, c'est ça.

On lui a justement reproché « son regard vivant sur la réalité ». Faussement naïve : « Mes films ne sont pas polémiques. Il n'y a pas l'ombre d'une critique radicale de l'idéologie, de politique. » C'est vrai. A part *Notre pain honnête* (co-réalisé avec son mari) sur les conflits de gestion et de compétence dans un kolkhose, Mouratova néglige l'actualité brûlante. Mais sa description des relations entre individus et sa peinture d'un milieu dit sans fioritures la condition humaine et pose les questions essentielles. Même quand l'action

« *Les longs adieux* » : la solitude fondamentale et les problèmes de communication.





Elle met en scène, écrit les scénarios et joue (ici dans « Brèves rencontres »).

se passe autrefois, au XIX^e siècle (*Parmi les pierres grises*) ou ailleurs (*Les caprices du sort* d'après Somerset Maugham). Trop aigu, l'œil ! « A chaque fois, on me disait : *"Dans l'ensemble, ça ne va pas. Il y a des allusions, des excès, des associations d'idées..."* Rien de concret. En fait, il fallait éviter de faire réfléchir, d'attrister. On exigeait que je filme sans filmer tout en filmant ! »

Elle dérange, c'est sûr. Trop douée, peut-être ? ELLE met en scène, écrit ses scénarios (seule ou

avec d'autres) et joue même, remarquablement, dans *Brèves rencontres*. Surtout Mouratova a de la personnalité et un style personnel : rigueur du cadre, sens de l'ellipse, force du détail, goût des natures mortes, distanciation, laconisme, bande-son sophistiquée et recours au décalage image/son, intérêt pour les acteurs amateurs, fidélité dans ses amitiés. Un style unique qui fait école (1).

Les hasards du sort, les caprices de la bureaucratie et le refus des concessions (2) ont guidé ses pas.

« Je suis plutôt casanière. Mais dès que l'on me pousse, je fonce droit devant puis je m'arrête et m'installe jusqu'au coup suivant. » Kira qui roule a ainsi fait une œuvre poignante d'intelligence et d'humour. Telle est la force de son « joyeux pessimisme ».

Françoise NAVAILH

(1) A. Guerman lui doit beaucoup. Il se reconnaît volontiers son « débiteur ».

(2) Elle a signé d'un pseudonyme *Parmi les pierres grises* que la censure était dénature.

LA CULTURE

Rencontre à Créteil avec la cinéaste soviétique Kira Muratova

ELLE A PLIÉ SANS ROMPRE

Vers la fin des années soixante, elle tournait deux films admirables, dont l'un avec le grand Vissotski. Ils furent mis au placard. Maintenant que tout change dans son pays, on la redécouvre. Elle met les bouchées doubles



Kira Muratova : « J'ai dû exercer un autre métier pendant deux ou trois ans. » (Photo « Cahiers du cinéma »)

EN mai 1986, à Moscou, l'Union des cinéastes tient son 5^e congrès, qui porte à sa présidence Elem Klimov. Une « commission des conflits » est créée. Elle a pour mission de voir tous les films jusqu'aux retenus, afin de préparer la diffusion de ceux qui méritent d'être vus. De l'avis de Klimov, beaucoup de films sont mauvais. Parmi les autres, « le Thème », « Repentir », « la Commissaire » trouvent le chemin des festivals et des salles. Une découverte majeure reste à faire, celle de Kira Muratova, une femme de cinquante-trois ans dont on ignorait tout, alors que après deux films coréalisés, elle est l'auteur de cinq longs métrages qui font d'elle un des noms les plus passionnants du cinéma soviétique contemporain.

Depuis l'été dernier, Kira Muratova a mis les bouchées doubles. Elle est à Pesaro pour la grande rétrospective « Cinéma d'Europe de l'Est des années 80 ».

On la croise à Locarno, où elle est primée par la presse internationale. On lui parle à Vancouver, où le public de langue anglaise voit ses films pour la première fois. On la rencontre à Paris en décembre pour l'entretien qui suit. Elle est actuellement à Créteil, où le festival des films de femmes lui rend hommage avec la première rétrospective (presque) complète de ses films. On devrait la retrouver, enfin, à Cannes, avec sa dernière œuvre, tandis que « Longs Adieux » sort sur nos écrans aujourd'hui, suivi par « Brèves Rencontres », la semaine prochaine.

Kira Muratova est née en 1934 en Roumanie, d'un père russe et d'une mère roumaine. Elle subit les rigueurs de la guerre dans Bucarest occupée et apprend la mort de son père lors de la bataille d'Odessa. Sa mère, un temps évacuée sur Tachkent, regagne la Rou-

manie où elle occupera des responsabilités importantes au sein du Parti. Kira, admise à l'université de Moscou, ne reviendra jamais en Roumanie. A la fin de ses études, elle entre au VGIK, l'école supérieure de cinéma, où elle a Sergueï Guerassimov comme professeur.

En 1961, elle obtient son brevet en coréalisant avec son mari, Alexandre Mouratov, le court métrage « au Bord du ravin abrupt », film métaphorique sur la vie des loups dans une réserve. C'est également avec son mari qu'elle met en scène, en 1964, son premier long métrage, « Notre pain honnête », histoire du président d'un kolkhoze en butte à l'indifférence des gens face au progrès mal géré et aux négligences qui menacent la terre et sa rentabilité. Le film est tourné aux studios d'Odessa, où Kira Muratova va rester tandis que son mari, dont elle se sépare, part pour les studios de Kiev.

— Aujourd'hui, vous ne parlez plus de ces deux films. Pourquoi ?

Je ne sais quoi en dire. Il faudrait que je les revoie. J'ai travaillé sur ces films, mais ce n'était pas encore mes films. Le premier, qui dure cinquante minutes, est la transposition d'une nouvelle. Avec l'autre, les difficultés ont commencé. J'ai eu des problèmes avec les petits chefs de la région. Le film reflétait la situation horrible de l'époque, quand l'idéologie a remplacé le point de vue de la profession. Le président du kolkhoze, qui était paysan, voulait faire comme il avait appris et non appliquer les directives venues d'en haut. En son temps, ce film était aigü sur le plan social.

— En 1967, c'est « Brèves rencontres », avec Vladimir Vissotski et vous-même dans le rôle principal féminin. Il y a dans ce film le formidable sentiment de liberté qu'on trouve dans les premières œuvres de la génération de la nouvelle vague, que ce soit les films de Godard et Truffaut à Paris, ceux de Forman et Chytilova à Prague, ceux de Reis et Lester à Londres ou ceux de Cassavetes et Shirley Clarke à New York. Avez-vous été influencée par tout ce courant du début des années 60 ?

A l'époque, j'avais vu « A bout de souffle » et « Vivre sa vie ». Je trouve la question mal posée. Un réalisateur ne

peut pas se juger lui-même et les influences qu'il subit sont dans son subconscient. Paradjanov, par exemple, m'a beaucoup influencée, mais je suis sans doute assez loin de lui. Quand j'étais au VGIK, il y avait un refus du cinéma de salon, raffiné, qui a entraîné un goût pour le cinéma documentaire. Quand le pendule a penché longtemps dans un sens, il se produit un phénomène de rejet, de saturation, et l'on se jette vers l'autre extrême, comme quelque chose de frais, et c'est ainsi que nous avons tourné des films en réaction contre le cinéma de salon.

Maintenant, je n'aime plus procéder comme cela. Chaque film est une expérience. On connaît une forme, et puis on tente quelque chose d'autre. Je me suis mise à travailler avec des non-professionnels. J'étais curieuse de savoir ce que ça donnait et comment un acteur peut être éveillé, excité, par la présence d'un non-professionnel. J'aime ce mélange. Souvent, l'acteur est vexé. Pas seulement vexé, mais, placé dans une autre situation, il peut s'ouvrir autrement.

— Quelle a été la réaction devant ce film ?

Il a été formellement accepté par la Goskino, mais mal admis. Il a fait partie de ces films dont on tire dix ou vingt copies qui ne sont vues que dans de lointaines maisons de la culture. Après quoi j'ai réalisé « Longs adieux », qui, lui, n'a jamais été admis. Il y a eu un décret du Comité central de l'Ukraine pour interdire le film. On disait que le film était bourgeois, pervers, mais ce n'était jamais clairement formulé. Pendant ce temps, au studio, on ne cessait d'étudier le film. Le film a été coupé. Alors qu'il était tout pur, tout romantique, on y cherchait une satire cachée.

— Vous restez ensuite huit ans sans tourner, mais finalement vous recommencez. Les Français ont toujours du mal à comprendre quel est le rapport de forces qui fait que quelqu'un dont on interdit les films puisse continuer à réaliser.

On ne m'interdisait pas de tourner, mais tous mes sujets étaient refusés. J'ai dû exercer un autre métier pendant deux ou trois ans. Je savais que je ne

pourrais rien faire en Ukraine. Mais j'ai rencontré une fonctionnaire de Lenfilm à Leningrad, progressiste et ambitieuse. Elle organisait des petits cercles autour d'elle et a fait passer le scénario de « En découvrant le vaste monde ». C'était un thème tout à fait ouvrier, sur des conducteurs dans une usine en construction. Je pensais que ce devait être un film idéal, un film positif comme tous mes films, même si je refuse d'adapter les pages jaunes du Bottin.

On a reproché au film, non pas son contenu, mais sa forme. On me disait de traiter les mêmes thèmes, mais par d'autres moyens (le critique soviétique Andreï Plakhov a écrit dans le catalogue de Locarno : « Des reproches qu'il serait tout aussi absurde de faire aux films d'Antonioni des années 60, qui reflètent la même situation psychologique NDLR. »). Puis je suis retournée au studio d'Odessa. J'y ai tourné « Parmi les pierres grises ». Le film a été coupé. J'ai été licenciée du studio. On aurait pu ne pas en venir là. Même parmi les chefs, il y avait des gens qui l'aimaient en cachette. Quand le directeur du studio est arrivé au Goskino pour présenter le film, il croyait montrer un chef-d'œuvre. Comme je ne voulais pas cautionner les coupes, j'ai décidé de retirer mon nom du générique. Le film a été montré sous la signature d'Ivan Sidorov (Jean Dupont en russe, NDLR).

La perestroïka est arrivée. Tout a changé. On a demandé mes films partout et j'ai pu réaliser « Changement de destinée », qui s'appelle aussi « Les Caprices du sort ». C'est tiré du « Billet », de Somerset Maugham. L'histoire de Maugham se passe au début du siècle en Afrique du Sud, mais j'ai voulu traiter le sujet du colonialisme de façon plus globale. C'est la poursuite des films précédents sur la forme, mais j'ai voulu éviter tout repère historique ou géographique. Il s'agit d'une colonie orientale imaginaire. J'ai mélangé acteurs professionnels et non professionnels. On voit dans ce film deux chatons qui jouent, comme sur les cartes postales, avec une ficelle, très longtemps. La caméra remonte. On découvre qu'il s'agit du lacet d'un pendu...

Recueilli par Jean Roy

ON VOIT ENFIN « BREVES RENCONTRES » ET « LONGS ADIEUX »

Il sont trois. D'abord Valentina Ivanova (interprétée par Kira Muratova elle-même), femme énergique et brillante, chargée auprès du soviet communal de l'approvisionnement en eau de la ville. Elle refuse les attributions de logement, tant que les travaux ne sont pas bien faits, quitte à être mal comprise des futurs locataires, prêts à tout pour emménager, y compris à refaire la plomberie eux-mêmes. Puis Maxime (joué par le grand Vladimir Vissotsky), l'homme qu'elle aime, géologue bohème qui gratte la guitare et n'accomplit que de rares et courtes visites entre deux voyages. Enfin Nadia, une jeune fille de la campagne embauchée par Valentina, que reconnaît en Maxime l'homme qu'elle a aimé, quand elle était serveuse

dans un café sur la grande route. C'est « Brèves Rencontres », réalisé par Kira Muratova en 1967.

Ils sont encore trois, plus quelques autres. Elle (Zinaïda Sarko), déjà âgée mais encore désirable, femme seule qui parle sans arrêt pour masquer ses manques, son besoin de vivre, d'aimer et d'être aimée, et qui n'y parvient pas. Lui, homme timide, qui voudrait bien mais ne sait pas trop comment s'y prendre. Et l'enfant de seize ans qui vient, comme un rappel de son âge et de son passé, retrouver sa mère au moment où cette dernière serait prête à jouer les jeunes filles et à redécouvrir la vie. C'est « Longs Adieux », qui date de 1971.

Dans un film comme dans l'autre, l'art de Kira Muratova stupéfie. Avec un

sens exceptionnel du cadre, du déplacement de la caméra, du changement de point qui permet de passer d'un personnage à un autre dans un même plan, elle filme les sentiments à fleur de peau comme on a rarement su le faire. Sa caméra est une des plus physiques qu'on ait jamais croisées. Sans grands mots, sans grandes phrases, avec un noir et blanc très travaillé, la cinéaste dit tout de l'homme et de la femme, avec une sensibilité impressionniste qui rappelle le meilleur du cinéma de ces années-là.

J.R.

« Longs Adieux » sort aujourd'hui au Cosmos, à Paris. « Brèves Rencontres », mercredi prochain.

RESISTANCE

AMOURATOVA

Depuis 1962, la cinéaste soviétique Kira Mouratova parle d'amour, sans concession, en sept films superbes. Après toutes les avanies possibles, on découvre enfin son œuvre. Sortie à Paris de « Longs Adieux », de « Brèves Rencontres » et rétrospective.

Pendant l'été 1987, les festivaliers de Pesaro et de Locarno découvrent, stupéfaits et émerveillés, « Brèves Rencontres » (1969) et « Longs Adieux » (1971). Tous deux sont réalisés par la même femme, Kira Mouratova. Personne (ou presque) ne la connaît ; sauf dans son propre pays, l'Union soviétique, où elle a tant dérangé les autorités politiques : on a coupé ses films, détruit même les négatifs... « Comme une chasse aux sorcières », résume-t-elle simplement. Car si Mouratova parle facilement de ses « ennuis », c'est que la réalité soviétique ne semble pas avoir d'emprise sur elle. Elle a fait ses films — en tout, il y en a sept, y compris ceux de fin d'études (son premier « Au bord du ravin abrupt » date de 1962, son dernier « Changement de destinée » de 1987) — sans comprendre pourquoi ils ont suscité de tels scandales et surtout sans jamais baisser les bras (1). On pourrait penser que cette force, cette résistance sont simplement admirables. Il est impossible d'en rester là : Kira Mouratova, cette Soviétique de cinquante-trois ans née en Roumanie, est d'abord une grande cinéaste. On peut voir enfin son travail.

Aujourd'hui sort à Paris « Longs Adieux », portrait d'une mère prête à tout pour garder son fils. La semaine prochaine, ce sera « Brèves Rencontres » : deux femmes, l'une paysanne, l'autre responsable du parti d'une grande ville, aiment le même homme (Vladimir Vissotsky, poète, acteur et bohème de légende). Le Festival international des films de Créteil (2) complète cette découverte en présentant — en plus des deux films cités —, « Au bord du ravin abrupt » (1961) et « Notre pain honnête » (1964), réalisés avec son mari d'alors, Sacha Mouratov, et « En découvrant le vaste monde » (1979), l'histoire d'une ouvrière plâtrière aimée par deux conducteurs de poids lourds.

A résumer ainsi les scénarios de Mouratova, il est difficile de comprendre pourquoi ils ont pu choquer. C'est que Mouratova ne montre pas seulement l'amour soviétique dans tous ses états. Derrière ces visages d'hommes et de femmes, il y a aussi un décor : logements exiguës, problèmes d'approvisionnement..., une vision sociale aigüe qui ne fait aucune concession à la réalité communiste.

Les temps ont changé. Aujourd'hui, les films de Mouratova (l'avant-dernier, « Parmi les pierres grises », mutilé par les studios d'Odessa, sera présenté à Cannes) sont visibles par le grand public, d'Est en Ouest.

Rencontrer Kira Mouratova — elle est à Paris —, c'est d'abord l'écouter. Elle parle en français (en russe quand elle commence « à se fatiguer ») et on a

l'impression que toutes ses histoires pourraient commencer par « Il était une fois... »

LIBERATION. — En 1979, huit ans après « Longs Adieux », vous tournez « En découvrant le vaste monde ». Pourquoi à Leningrad ?

KIRA MOURATOVA. — C'était après une longue période pendant laquelle on ne me confiait plus de films. Une rédactrice (responsable des stu-

dios) « progressiste » m'a invitée à Leningrad, ce qui lui a valu plus tard quelques ennuis. Tout a bien commencé : l'atmosphère des studios de Leningrad est plus intellectuelle qu'à Odessa, ce qui crée une certaine illusion. Mais dès qu'il faut montrer des extraits du

film au Goskino de Moscou, l'ambiance change. A Leningrad, on est plus respectueux, mais le résultat est identique, ça prend seulement plus de temps. Le film a été coupé — moins gravement que « Parmi les pierres grises ». Il a été uniquement diffusé à Leningrad. Seulement six copies en ont été tirées, ce qui est quasiment nul pour l'Union sovié-

que. Mais il est passé dans des ciné-clubs !

LIBERATION. — C'est le sujet qui, selon vous, a gêné les autorités ?

K.M. — C'est un film optimiste, romantique, très sentimental, un peu comme un conte. Sur un chantier, des chauffeurs, des femmes, des plâtriers, des plâtrières, des gens simples... nouent des relations complexes. Mais eux, ils ont trouvé tous ces gens et tous ces lieux très laids. Moi je les trouvais beaux, alors comment discuter ? C'est peut-être une affaire de goût (Rires). Ils disaient : « Pourquoi ces gens crient-ils quand il faut parler doucement ? Pour- »

...

Kira Mouratova.

Ils disaient : « Pourquoi cette actrice est-elle si vulgaire, maquillée ? C'est ça votre idéal ? »



Stieberger/Eguarand

●●●

quoi cette actrice est-elle si vulgaire, maquillée? C'est ça, votre portrait de la femme soviétique? C'est ça, votre idéal? Ils parlaient comme si chaque film devait être un manuel de savoir-vivre et de civisme. C'est simplement une conception de l'art comme pédagogie.

LIBERATION. — Cette conception d'un cinéma utilitaire était-elle partagée par les gens du studio?

K.M. — Je crois que non. Au fur et à mesure qu'ils le découvraient, ils aimaient mon film. Mais les rédacteurs sont des fonctionnaires. Ils devaient faire comme ça, penser comme ça... sinon c'était la porte. Aujourd'hui, les rédacteurs n'existent plus.

LIBERATION. — Qu'avez-vous fait de 1971 à 1979, avant de tourner « En découvrant le vaste monde »?

K.M. — Je travaillais aux studios et j'écrivais des scénarios. Ces scénarios me plaisaient, aujourd'hui je ne veux plus les tourner. J'y ai tellement pensé, je voulais tant les faire, on m'en a empêchée... Je me suis fait des séances d'hypnose. Comme dans une histoire d'amour quand vous aimez sans retour, il faut se dire: la vie continue, il ne faut plus l'aimer. J'ai fini par me convaincre.

LIBERATION. — Ne pas tourner, c'est une mésaventure que vous aviez déjà connue entre 1967 et 1971?

K.M. — J'ai passé trois ans à essayer de tourner un film qui me tenait à cœur, « Regarder attentivement les rêves ». Je suis allée de directeur en directeur, j'ai refait quarante fois le scénario et j'ai compris que, de toute façon, ça ne passerait pas. Par hasard, j'ai lu un autre script qui s'appelait « Etre un homme ». C'était l'histoire d'un fils, d'une mère, de leurs relations directes et simples. Je me suis détachée de « Regarder attentivement les rêves » et j'ai proposé ce scénario. Il a été accepté tout de suite. A force de me refuser des films pendant des années, on a dû se dire, allez, on va lui donner celui-là! C'est ainsi qu'en 1971, j'ai tourné « Longs adieux » (j'avais changé le titre), très vite, très facilement, sans aucun problème.

LIBERATION. — Et c'est après que les ennuis ont commencé!

K.M. — Ils trouvaient que c'était un film typiquement bourgeois, pourri de l'intérieur, mielleux. « C'est quoi, cette héroïne qui s'intéresse à des bêtises? » Le comité central du parti a été saisi pour donner son avis. Comme il l'a condamné, il a été impossible de parler de ce film pendant des années. Et, aux studios, le parti se réunissait en se demandant quelle influence perverse le tournage avait pu avoir sur l'ensemble du personnel... On a aussi questionné la costumière, la maquilleuse, qui étaient membres du parti: « Mais pourquoi n'avez-vous rien dit? Où regardiez-vous quand Mouratova tournait? » Comme quand on brûle des sorcières, une atmosphère débile, un cauchemar. Tout le monde était sous le choc, effrayé. A partir de ce moment-là, Mouratova n'était plus considérée comme metteur en scène.

LIBERATION. — Pendant le tournage, personne ne se doutait...

K.M. — On ne fait pas un film en cachette. Tout est soumis à discussion. Le studio aussi s'y intéresse de près, parce que c'est une affaire d'argent. Pour faire avancer son film, le réalisateur argumente: cette séquence ne vous plaît pas, mais c'est juste une séquence. Et le réalisateur pense: quand ils verront le film en entier, alors ils comprendront et ils seront contents. Quand je portais mes rushes à Kiev (dont dépendaient les studios d'Odessa), mon opérateur me conseillait: ne montre pas cet extrait, laisse-le là. Mais moi je disais:



Longs Adieux (1971). — Ils trouvaient que c'était un film bourgeois, pourri de l'intérieur, mielleux...

c'est le meilleur, il leur plaira. Lui sentait ce qu'il fallait montrer ou ne pas montrer; moi j'avais la conviction de faire quelque chose de beau, de merveilleux. Ça me paraissait impossible que ça ne leur plaise pas. Je ne comprends toujours pas pourquoi il a provoqué un tel scandale.

LIBERATION. — Vous n'embellissez pas la réalité: un conflit entre une mère et son fils, le désespoir de cette femme, le divorce, l'appartement si exigü...

K.M. — La beauté dans la vie quotidienne et la beauté artistique sont deux choses différentes. Si vous dites d'un Toulouse Lautrec: « Ah que c'est beau », et qu'ensuite vous regardez son modèle, vous vous dites: « Mais c'est impossible, il est laid. » Moi je parle de l'esthétique en regardant le tableau; ceux qui me critiquent parlent de la beauté quotidienne.

LIBERATION. — Comment avez-vous choisi Zinaïda Charko qui joue le rôle principal de « Longs adieux »?

K.M. — C'est une comédienne du Théâtre de Leningrad, une troupe fameuse. Avant de l'engager, je ne l'avais jamais vue ni sur scène ni sur l'écran. J'ai parlé avec elle, elle m'a plu. Ensuite, je l'ai vue jouer au théâtre; si je l'avais vue avant, je ne l'aurais pas engagée. Mais c'est une bonne actrice, une professionnelle avec qui il a été facile de travailler.

LIBERATION. — Et Vladimir Vissotsky, le héros de « Brèves rencontres », comment l'avez-vous engagé?

K.M. — Par hasard. Je destinais son rôle à un autre acteur, Stanislas Lioubchine. Mais il était déjà sous contrat pour un autre film. Il me l'avait caché, il pensait sans doute pouvoir jouer dans deux films en même temps. Or son film se tournait en Allemagne, le mien à Odessa! Au début, j'avais hésité entre Lioubchine et Vissotsky. Revenir vers Vissotsky me fut pénible, je lui avais

déjà annoncé qu'il n'aurait pas le rôle. Mais il désirait tellement jouer dans ce film — à l'époque, il n'était pas connu du public, ni comme chanteur ni comme poète — qu'il a très bien accepté la situation. Lioubchine correspondait mieux à mon scénario, il était comme un nuage qu'une femme rigide voulait prendre dans ses mains. Il ne pouvait pas formuler les conflits, il riait toujours. Avec Vissotsky, le personnage devenait plus fort, les conflits plus aigus. Je ne sais pas si c'est mieux, c'est comme ça.

LIBERATION. — « Brèves rencontres » a-t-il été distribué en 1967 en Union soviétique?

K.M. — (Rires). Oui, dans les ciné-clubs, ils ont tout vu dans les ciné-clubs! Il n'a pas été interdit, même si les autorités l'ont trouvé très mauvais et n'ont tiré que peu de copies. Ces dernières années, il est ressorti, on en a fait des centaines de copies et même de la publicité.

LIBERATION. — Il n'a pas été coupé?

K.M. — Non, il aurait fallu qu'ils le coupent entièrement. Ils jugeaient mon héroïne assez douteuse, cette femme qui travaille dans le comité du parti. Et puis, dans ces relations entre les trois personnages, je ne précisais pas ce qui était bien et ce qui était mal, ce regard en coin ne leur plaisait pas.

LIBERATION. — C'est vous qui jouez le rôle principal?

K.M. — Oui. J'ai commencé le film avec une autre actrice, elle ne convenait pas.

LIBERATION. — Vous aviez une formation d'actrice?

K.M. — Au VGIK, à l'Ecole du cinéma soviétique, mon professeur, Sergueï Guerassimov, ne séparait pas les acteurs et les metteurs en scène. Nous devions aussi apprendre à jouer la comédie.

LIBERATION. — Comment ça se passait au VGIK?

K.M. — Il y a trois métiers différents: entrer au VGIK, étudier au VGIK, être réalisateur. Ça n'a rien de commun. Nietzsche disait qu'il y a trois moments dans un meurtre: avant le meurtre, ce qu'en pense l'assassin; pendant le meurtre, ce qui se passe; après le meurtre, ce qui arrive à l'assassin. Il a beau préparer son forfait avec soin, il se passe toujours quelque chose qu'il n'avait pas prévu. Apprendre le cinéma au VGIK, c'est une chose; se retrouver dans les studios, c'est autre chose. Le VGIK ne vous enseigne pas comment lutter contre les chefs; il vous enseigne comment jouer, comment écrire, quelque chose d'idéal.

LIBERATION. — Et aujourd'hui?

K.M. — Après « Changement de destinée » (d'après Somerset Maugham), qui est un film raffiné, je m'intéresse à un scénario simple, primitif: un garçon revient d'Afghanistan et essaie d'obtenir un appartement.

LIBERATION. — L'organisation du cinéma soviétique a changé. Comment cela se passe-t-il maintenant avec les studios?

K.M. — Chaque studio a sa structure, chaque collectif choisit son organisation. Ainsi Odessa ne dépend plus de Kiev. Un comité de réalisateurs décide des films qui vont être tournés et on ne peut annuler ses décisions. Il y a certes des contradictions. Moi, je n'ai aucune envie de faire partie d'une direction, de passer mon temps à juger les scénarios des autres, mais j'ai envie que des gens intelligents s'en chargent. Je préfère tourner des films.

Ce qui se passe actuellement est bien, rien n'est fixé, les structures sont souples. Peut-être qu'un jour, les règles s'institueront, vieilliront, empêcheront toute nouveauté. Mais en ce moment, on peut faire ce que l'on veut. Les cinéastes soviétiques ont le pouvoir d'organiser leur cinéma. Le congrès de 1986 a été un tournant, un ferment d'espoir. C'est un peu comme la révolution, ceux qui l'ont faite étaient aussi des idéalistes; ils voulaient détruire le monde entier et construire quelque chose de neuf, et puis, finalement, de l'œuf qu'ils ont couvé est sorti un serpent. On n'y peut rien. (Rires).

Propos recueillis par
Brigitte OLLIER et
Edouard WAINDROP

(1) « Changement de destinée » ou « Caprice du sort », tourné en 1987 avec la bénédiction des studios, ne peut sortir d'URSS. C'est l'adaptation d'un livre de Somerset Maugham, et les Soviétiques n'ont pas payé les droits aux héritiers.

(2) Jusqu'au 22 mars. Tél.: 48.99.90.50.

Un entretien avec la réalisatrice de « Brèves Rencontres »

KIRA MOURATOVA : DU BONHEUR D'ÊTRE FEMME, CINÉASTE ET SOVIÉTIQUE SOUS GORBATCHEV

Sept films, tournés à grande-peine à partir de 1962, un premier long métrage, *Brèves Rencontres* datant de 1967, trois autres seulement depuis, et soudain, le miracle. Après vingt-cinq ans de quasi-clandestinité, Kira Mouratova sort de l'ombre et tourne comme elle veut son cinquième film. De cinéaste maudite, la voilà propulsée aux premières places, ses films sont enfin distribués en Union soviétique, et elle peut répondre à toutes les invitations des festivals européens. Ainsi qu'aux interviews, données dans le cadre du Festival des films de femmes de Créteil. Mais à sa façon, un peu abrupte.

— Vous parlez bien français. Dans votre film, les *Longs Adieux* (1), l'héroïne est traductrice. Serait-ce un détail autobiographique ?

— Kira Mouratova : Absolument pas. Je tourne toujours des scénarios écrits par d'autres, même si je les remanie ensuite. Et si je parle bien français, comme vous dites, c'est que j'ai été élevée en Roumanie, où la pratique du français était une tradition. Ma mère était roumaine, mon père russe, mais j'ai fait mes études de cinéma à l'École supérieure de cinéma de Moscou, le VGIK. Puis je me suis installée à Odessa où j'ai fait presque tous mes films.

— A quoi attribuez-vous les difficultés énormes que vous avez traversées non seulement pour tourner, mais pour mener à bien chaque tournage, enfin pour être diffusée ?

— Évidemment, mon cinéma était considéré comme « bourgeois ». Je crois surtout que je m'exprime dans un langage non conventionnel, et que mes films n'ont rien de « l'optimisme socialiste » obligé. Il y a plus profond, le désir que l'art serve juste d'illustration à un dogme, que l'Art cesse réellement d'être de l'art. Rien



■ Kira Mouratova : « Mes films n'ont rien de l'optimisme socialiste obligé. » (Photo Steinberger-Enguerand.)

de ce que je faisais ne pouvait leur plaire, simplement parce que c'était vivant.

— Mais le fait d'être une cinéaste femme n'a-t-il pas constitué un handicap supplémentaire ?

— Non, je ne crois pas. Les difficultés sont ailleurs. Elles sont morales et intérieures. Nous avons honte de parler de nos désirs, de nos envies de vivre. Il me semble que l'art est né de cette sensation de honte et de peur, que la métaphore en est la base. Chez les femmes, la honte est peut-être simplement plus forte.

— Vous avez encore connu des déboires avec votre avant-dernier film, *Parmi les pierres grises, qui a été amputé. Pourtant, pour la première fois, vous aviez choisi d'adapter un auteur classique russe. Pensiez-vous que*

vous auriez moins de difficultés ?

— Tout le monde, amis, chefs, ennemis, me le conseillait en effet. Eh bien, mes amis avaient tort, j'ai eu autant de problèmes ! J'ai toujours pensé que je ne ferais que des films contemporains, cela me semblait plus naturel, parce que j'aime être libre, filmer ce qui est autour de moi. Et pourtant non. Mon dernier film est aussi une adaptation, cette fois de Henry James. Mais on ne pourra pas le voir en Occident, parce que mon pays n'a pas acquitté les droits d'auteur. Vous voyez, rien n'est simple...

Recueilli par Chantal NOETZEL-AUBRY

(1) Qui est exploité en salle depuis une semaine. *Brèves Rencontres* va sortir incessamment.

LA CROIX

24 MARS 1988

Kira Mouratova :

« Depuis Gorbatchev, je peux enfin tourner où je veux, quand je veux »

Kira Mouratova triomphe aujourd'hui à l'Est après avoir été la bête noire et la victime des apparatchiks de l'avant-gorbatchev.

Il y a plus de vingt ans que Kira Mouratova, cinéaste soviétique d'origine roumaine, fait des films. Des films dont personne n'avait entendu parler, des films littéralement étouffés sous la chape de plomb des apparatchiks du marxisme-léninisme. Des films intolérables aux propagandistes de l'art officiel et des

lendemains qui chantent, beaux et tristes comme des poèmes, d'une liberté absolue de ton et de construction, un peu à la manière des premiers Godard en noir et blanc ou des dérives d'un Cassavetes: *Brèves Rencontres*, *Longs Adieux*, *En découvrant le monde...* Aujourd'hui, après Locarno et Rotterdam, Mouratova

triomphe dans son propre pays et sur les écrans de l'Occident. Tandis que le public du Festival des films de femmes de Créteil vient tout juste de lui réserver l'accueil le plus enthousiaste.

Une revanche sur l'obscurantisme qui faillit contraindre à un silence définitif cette irréductible héroïne de l'art libre qui ressemble, à 53 ans, à une adolescente rieuse sur qui le malheur ne semble pas avoir eu de prise! « Mes films, dit-elle, n'avaient été vus que dans les ciné-clubs des villes de mon pays. C'était peut-être peu numériquement parlant, mais cela me donnait l'assurance que je n'étais pas tombée d'une autre planète! Que des gens pouvaient partager avec moi une vision du monde, une conception de l'art... Si dans ma vie je suis plutôt conformiste, c'est en effet dans l'art que je me sens libre. Comme dans un rêve qui vous donne des ailes. » Les ailes qu'ont voulu lui rogner les rampants du Goskino, le ministère du Cinéma, à Kiev, Odessa ou Moscou, toute la cohorte des bureaucrates ignares et serviles scrutant à la loupe chaque scène des scénarios de Mouratova, pesant et sousestant la moindre ligne de dialogue, le sens caché (forcément caché) de telle ou telle situation. « Il fallait inlassablement me justifier, argumenter pour les convaincre de ma bonne foi. Dans *Longs Adieux*, par exemple, la scène du cimetière posait un problème à ces messieurs. "Pourquoi voulez-vous montrer un cimetière?" Comme si la mort ne devait pas exister pour les citoyens soviétiques! Et cela se répétait à chaque fois, avec des tracasseries plus ou moins impitoyables. Ensuite, en cours de tournage, je devais leur montrer régulièrement ce que j'avais filmé. Et m'expliquer de nouveau à Kiev ou à Moscou. Et pendant ce temps-là, le tournage était naturellement interrompu. Tout le monde devait attendre, techniciens et acteurs. Un énorme gaspillage. Mais il faut bien que vous compreniez que cela n'arrivait pas qu'à moi. C'était un système complètement généralisé et qui s'appliquait à tous les domaines de l'art, y compris à la peinture abstraite. Tout l'art devait se contenter d'illustrer et d'expliquer

les règles du marxisme-léninisme, ou disparaître!»

En 1983, sous Andropov, après avoir réalisé son film *Parmi les pierres noires* (présent à Cannes en mai prochain), Mouratova est congédiée des studios. « J'étais, dit-elle, selon les propres termes du Goskino de Kiev, une cinéaste sans perspectives qu'il fallait empêcher de faire des films. J'ai alors pensé que c'était la fin de tout. On m'a pris les bobines de *Parmi les pierres noires* et on les a envoyées à Moscou. Le film a été monté à Mosfilm et le négatif des scènes coupées détruit au fur et à mesure. Un cauchemar. J'ai tout essayé, bombardé Andropov de télégrammes, couru partout pour rencontrer des responsables... Partout, les mêmes visages fermés et hostiles. Le pire, c'est que je n'arrivais pas à comprendre ce qu'il pouvait y avoir de si gênant dans une histoire de riches et de pauvres qui se passait avant la Révolution! » En possession d'un passeport roumain, Mouratova aurait pu alors choisir l'exil. « Mais, reconnaît-elle, c'est une pensée qui m'est complètement étrangère. Je suis trop liée à mes films. Les laisser derrière moi, c'eût été les tuer. Est-ce que j'enviais le sort des cinéastes occidentaux? Non, je crois que je n'enviais que le sort des cinéastes soviétiques morts jeunes! »

En juillet 1986, elle assiste au congrès (désormais historique) de l'Union des cinéastes au Kremlin, ouvert en présence de Gorbatchev. C'est la divine surprise. « Une atmosphère indescriptible de démocratie en action, et une telle joie en nous, malgré toutes les manœuvres dilatoires et les rappels au règlement des membres du Présidium dont l'inquiétude grandissait d'heure en heure. Et puis, quand on est passé au vote, ça a été du délire. Bien sûr, il y avait beaucoup d'idéalisme dans ce congrès, et on se rend compte aujourd'hui que les choses ne sont pas aussi simples. Il n'empêche que tout est différent pour nous maintenant, même si les films qui se font sont pour la plupart très superficiels. Mais c'est naturel: l'art mûrit lentement! Nous n'avons plus à soumettre nos scénarios à

des fonctionnaires, nous avons pris notre sort en main. Je peux tourner quand je veux et où je veux. Tous les studios m'invitent. Vous imaginez le bouleversement? »

A la fin de l'entretien, Mouratova a inscrit un nom sur une feuille à mon intention: celui d'un cinéaste du Kazakhstan, Boulat Mansourov dont elle a adoré le film *Trizna*, une fresque grandiose et poétique d'après une légende asiatique. « Il y a un égoïsme propre au métier de cinéaste, a-t-elle conclu. Personne dans la profession ne parlait de moi. Une seule exception, Alexis Guerman. Lui me citait chaque fois qu'il en avait l'occasion. A mon tour, maintenant! »

Michel BOUJUT

17 MARS 88

Viva Mouratova!



PHOTO ENQUERAND

Absente des histoires du septième art, inconnue au bataillon des femmes cinéastes, Kira Mouratova nous arrive enfin, via les festivals de Locarno et d'Amsterdam, avec ses sonates tristes et intrigantes. Ses quatre longs métrages réalisés en vingt ans et « libérés » récemment par la nouvelle équipe de l'Union des cinéastes, appliquant à son échelon la politique de la *glasnost*. Jusqu'au 22 mars, Kira Mouratova est en effet l'invitée du Festival des films de femmes, à Créteil. Tandis que deux de ses films sortent en salle à Paris: *Longs Adieux* et *Brèves Rencontres*. « J'ai toujours essayé d'éclaircir les mystères qui ont entouré la mise à l'index de mes films, dit Mouratova. Les spectateurs qui pensaient qu'il s'agissait de films bourgeois, critiques envers les autorités, ont presque été déçus en les voyant! C'est une des pages les plus tristes de notre histoire, et je ne peux toujours pas dire ni pourquoi ni comment cela a eu lieu. » La nomenklatura et ses censeurs n'ont pas réussi à briser Mouratova: l'art plus fort que l'idéologie. Aujourd'hui, ses films, découverts dans le désordre, sont une victoire sur l'obscurantisme des maîtres du Kremlin. Rien, bien sûr, d'édifiant ni de pompeux dans l'œuvre de cette jeune cinéaste de 53 ans. Tout au contraire une liberté de ton et de forme. Il y a par exemple, dans ces *Longs Adieux*, aujourd'hui à l'affiche, un lyrisme en sourdine, une douleur retenue, une construction aventureuse, qui font d'une simple histoire des rapports difficiles d'une veuve et de son fils adolescent la plus bouleversante des chroniques. A suivre!

Rétrospective Mouratova au 10^e Festival international des films de femmes. Maison des Arts à Créteil, tél.: 48.99.90.50. *Longs Adieux*, au cinéma Cosmos, 76, rue de Rennes, Paris 6^e. (Sortie de *Brèves Rencontres* le 23 mars.)



PHOTO STEINBERGER/ENQUERAND

Kira Muratova autoportrait

Rencontre avec Muratova, cinéaste « culte » qui dit ne pas aimer la politique. Dommage en ces temps de perestroïka...

C'est au mois d'octobre 87 que l'on a pu voir pour la première fois en France, dans la petite salle de la Lucarne à Créteil, *Brèves Rencontres et les Longs Adieux*, films de Kira Muratova, cinéaste soviétique de cinquante-quatre ans, propulsée soudain sur le devant de la scène cinématographique. « Je suis, disait-elle lors d'une conférence de presse du Festival international de femmes de Créteil, devenue une femme à la mode. » Et elle riait, ajoutant : « Je n'ai jamais compris pourquoi mes films n'étaient pas aimés des chefs. Mes films, peu nombreux, cinq en tout [aujourd'hui six] correspondent toujours à quelque chose que j'ai voulu faire ou dire. J'ai plus le goût de refléter que de critiquer... »

« Car, dit-elle aussi, je n'aime pas le collectivisme, je n'aime pas la politique. Mes parents, ni personne de ma famille ne s'occupaient d'art sous quelque forme que ce soit. Ma mère était médecin et roumaine, mon père ingénieur et russe. Tous deux membres du Parti communiste roumain alors interdit, ils menaient des activités politiques illégales jus-



Kira Muratova

qu'au jour où la Roumanie est devenue socialiste. J'ai passé toute la guerre en Union soviétique avec mes parents. Mon père est mort et je suis revenue en Roumanie avec ma mère. Objectivement, mon éducation m'a influencée ; je me suis formée dans cette famille engagée politiquement, mais je n'aime pas ce qu'aime ma mère. Très jeune, j'ai pu voir beaucoup de films et j'ai attendu qu'existe un Institut de Cinéma à Moscou pour repartir en Union soviétique ; j'ai eu Guerassimov comme maître. Il a réveillé en moi beaucoup de choses qui, sans lui, dormiraient encore... C'était un pédagogue sentimental, il aimait ses élèves comme s'ils étaient ses enfants. Quand il quittait l'Institut, il devenait un autre, un homme politique. Je n'aimais pas ce côté-là de sa personnalité. »

Vous dites que vous n'aimez pas la politique mais n'est-ce pas ce que l'on a reproché à vos films,

d'être en quelque sorte politiques ?

Kira Muratova : Je ne comprends pas ce que je peux faire en politique et ça ne m'intéresse pas. Je suis très égoïste, je ne peux pas faire des choses si je n'en ressens pas le plaisir.

Le cinéma que vous avez choisi de faire, ce que l'on ressent, c'est un fort amour pour les personnages... ?

Kira Muratova : Peut-être que c'est de l'amour, pourtant je ne peux pas dire que j'aime les personnages, ils m'intéressent. Je n'aime pas l'art qui est basé sur l'attendrissement. On m'a souvent dit : il faut que le spectateur aime le personnage principal, mais moi, ce que je demande au spectateur c'est de s'intéresser au « héros » à l'héroïne. C'est vrai que nous avons en nous des réflexes surprenants. Il m'est arrivé de voir un film à l'eau de rose, de m'ennuyer, de vouloir sortir, de me dire non, il y a trop d'ombre, donc je reste, je regarde un peu, je pense que je vais partir et puis quelqu'un crie

« Maman » ou pleure, et je sens que j'ai des larmes sur mon visage. Je n'aime pas cette émotion qui existe en moi, mais qui ne m'intéresse pas du tout, qui n'est pas propre à moi. Je crois que j'aime faire un cinéma qui ne soit pas touchant.

Kira Muratova dit à un moment : « Vous savez, je suis très passive dans l'interview, quand je réponds à une question je peux dévier, ou quand je commence à parler, j'oublie déjà que je n'aime pas parler comme ça. Peut-être que je parle trop dans mon métier, c'est la profession qui veut ça, ma méthode aussi. Je vois beaucoup d'acteurs, je rencontre beaucoup de gens et même quand je suis sûre de ce que je vais filmer, si on me propose de voir encore quelqu'un, d'aller quelque part, je le fais toujours parce que j'aime les hasards. Je ne dis jamais non à tout ce que la vie me propose, je lis toujours tous les scénari qu'on me donne à lire, c'est la forme active de mon existence. Mais quand je ne travaille pas, ce que je veux, c'est me taire, ne voir personne, ne pas rire, ne pas parler. Peut-être que je suis comme ça depuis ma naissance... » ■

Propos recueillis
par Luce Vigo

Cinéma : "Brèves rencontres" et "Longs adieux"

Kira ou l'art d'aimer

Bientôt un an qu'on aura découvert Kira Muratova; un an depuis cet été 87, au festival de Locarno, où, Glastnost aidant, s'est révélée l'une des plus grandes réalisatrices au monde. Malgré cinq films en vingt ans, le cinéma de Muratova, il est vrai, déchaîne l'enthousiasme, comme on l'a vu au dernier festival de Créteil où son œuvre complète fut projetée. Avec les sorties en salles (1) de "Brèves rencontres" (67) et "Longs adieux". C'est un public plus large qui pourra vérifier la vitalité et la force d'émotion d'un certain cinéma soviétique.

La bêtise d'abord, vedette d'un scénario kunderien, 1971. Des gens du Parti réunis dans un studio. Ils visionnent "Longs adieux" qu'a signé une certaine Kira Muratova, auteur d'un film déjà étrange en 1967 — "Brèves rencontres" —, regard indiscret et socialement non idyllique sur l'état des canalisations d'Odessa. "Longs adieux", en tout cas, laisse perplexes les gardiens de l'art officiel. Cette histoire de mère possessive courant en vain après son fils arrivé trop vite à l'âge d'homme ne ressemble à rien... Alors même si, l'ensemble n'est pas politiquement contestataire, ON sort l'étiquette "film bourgeois pourri", ON met les bobines au placard, ON sort à la sauvette, ON accueille mal, ON bloque, ON censure; ah ce ON tragiquement indéfini qui, sur le cap des années 70, au pays d'Eisenstein et Poudovkine, savait si bien étouffer talent, sensibilité et originalité...

Aujourd'hui Kira Muratova n'a



Vladimir Vissotski dans "Brèves rencontres".

toujours pas de rides amères pour évoquer le combat inégal face à la norme. Aujourd'hui Kira sourit, les temps ont changé, le cinéma soviétique se découvre enfin, dans les deux sens du terme. Etudiée dans les écoles de cinéma, l'esthétique noir et blanc de Muratova en a fait une nouvelle vague à elle seule. Ses films, qui ne vieillissent pas, sont les étendards d'un style nouveau, façon inédite de parler d'amour et filmer d'émotion.

Si "Longs adieux" est superbe c'est "Brèves rencontres" qui peut vraiment être qualifié de film-culte. Muratova y joue le rôle principal, avec à ses côtés Vissotski, Vladimir ou le vol arrêté, comme l'écrit Marina Vlady, sa première femme; Vissotski le poète à la guitare, qui campe Maxime, un géologue fantasque amoureux surtout de sa liberté, aimé de Valentina, fonctionnaire des eaux qui, comme la mère de "Longs adieux" court elle aussi en

vain après un cœur fuyant, et dans ce film si émouvant, dont la mise en scène, elliptique et éclatée, épouse joliment la liberté du scénario, tout nous est décrit de l'héroïne muratoviennne-type; écartelée entre identité sociale — et en URSS ces mots sont réellement significatifs — et identité affective, trop enclin à vouloir tout régler, éduquer les autres...

Qu'elles sont poignantes les "mal-aimantes" de Kira Muratova, remuées par un regard d'enfant, ou un accord de guitare; et comme elle est légère cette caméra, voyageuse dans le temps et l'espace, derrière laquelle une grande dame du cinéma, définissant le septième art comme l'art d'aimer, tisse un fil vibrant qui unit les frémissements de ses personnages à nos propres frissons.

Laurent Sapir

(1) Le Cosmos à Paris - 76, rue de Rennes, 75006 Paris.

Culture CINÉMA

... Le Monde • Vendredi 8 avril 1988 2

« Brèves rencontres », « Longs adieux »

Kira Mouratova, l'inexplicable

Brèves rencontres, Longs adieux, deux films de Kira Mouratova sont sur nos écrans. Après vingt-cinq ans de carrière et sept longs métrages, on découvre cette grande cinéaste soviétique dans son pays même. Pourquoi ? Parce que.

Kira Mouratova ou l'inexplicable... Mouratova (cinquante-trois ans), l'inconnue (malgré sept longs métrages entre 1962 et 1987). Comment expliquer, en effet, l'interdit qui a frappé cette réalisatrice pendant un quart de siècle ? Comment décoder ce qui a pu sembler inacceptable pour les censeurs et qui nous paraît pas relever de l'antidémocratie, mais de la révélation de l'année, elle a été invitée comme juré à Locarno et a été la grande vedette — hors concours — du Festival des femmes de Créteil avec une rétrospective de son œuvre.

vraiment de réponse satisfaisante, mais ils permettent, au moins, de découvrir, après les Soviétiques, une cinéaste de première grandeur, dont l'œuvre est moins surprenante par ce qu'elle dit que par sa manière.

L'« inexplicable » l'agace : « Si vous connaissez mon pays, comment pouvez-vous vous étonner ? En URSS, j'ai cessé de répondre à cette question idiote parce que j'ai toujours l'impression que, là-bas, ou bien on fait semblant de ne pas savoir, ou bien on souffre réellement d'amnésie. Moi, je ne sais vraiment pas pourquoi mes films ont été interdits. »

C'est au Festival de Pesaro 1987, après le fameux Congrès des cinéastes de juin 1986 qui libéra la plupart des films « gelés », que l'Occident avait découvert cette femme forte et tendre, intelligente et sensible, une battante, toutes griffes dehors devant ces questionneurs, ces censeurs qui arrivent si tard. Quelques mois plus tard, considérée comme la révélation de l'année, elle a été invitée comme juré à Locarno et a été la grande vedette — hors concours — du Festival des femmes de Créteil avec une rétrospective de son œuvre.

Née en 1934 en Moldavie, alors située en Roumanie — en Union soviétique ensuite, — d'une mère roumaine et d'un père russe, qui sera tué en 1941 lors de la bataille d'Odessa, Kira Mouratova a fait ses études à Bucarest puis en Union soviétique, d'abord à l'université de Moscou puis à l'institut du cinéma, le VGIK, de 1957 à 1962, dans la classe de Sergueï Guerassimov. Russe de nationalité, elle parle français quand elle veut, à peu près couramment ; à part un film réalisé à Leningrad (*En découvrant le vaste monde*, 1979), elle a fait toute sa carrière aux studios d'Odessa, où elle habite. Et chaque film fut une bagarre.

« Ce qui a surpris les autorités dans mes films, explique-t-elle, c'est que les choses sont montrées telles qu'elles sont dans la réalité, ni exagérées ni minimisées. Et, tout de même, c'est de l'art... Cela, « ils » ne pouvaient pas l'expliquer ! Dès *Brèves rencontres*, mon premier long métrage réalisé seule, sans mon mari, on m'a critiquée, et le nombre de copies de mes films, quand ils n'étaient pas interdits, était infime. Donc, ils n'arrivaient jamais au grand public. Chaque fois, ils me disaient : « Vous avez du talent, mais il faut que vous changiez votre tête et que vous filmiez autrement. » Mais ils espéraient pas mes associations d'idées. »

Longs adieux, réalisé en 1971 après deux refus de scénarios de la part de l'administration régionale, a été encore plus mal reçu, le comité central du Parti d'Ukraine vota une résolution contre le film, qui fut mis au placard... jusqu'en 1987. Tout ce qu'elle propose ensuite sera refusé... pendant huit ans, jusqu'à ce qu'on lui offre de tourner en 1979 à Leningrad un long métrage sur la vie de jeunes gens sur un chantier. *En découvrant le vaste monde*, qui sera mal accueilli, coupé, oublié. Le film suivant en 1983, *Parmi les pierres grises*, sera si mal accueilli et subira de telles coupes que Kira Mouratova retirera son nom du générique et le remplacera par celui d'Ivan Sidorov (c'est-à-dire l'équivalent de Jean Dupont !). (1).

Brèves rencontres comme *Longs adieux*, filment non pas des histoires, mais des sentiments. Vus du côté des femmes. Valentina Ivanova, l'héroïne de *Brèves rencontres* (interprétée par Kira Mouratova elle-même), tout comme Evguenia Vassilievna, la maman des *Longs adieux*, sont toutes deux des fonctionnaires modèles aux prises avec des problèmes de la vie des femmes : l'amour, le travail, le rapport mère-fils, la grisaille du quotidien... La banalité filmée de la façon la moins banale qui soit : sans trémolets et sans faux moralisme.

Les mots de la tendresse

Dans *Brèves rencontres*, Valentina, qui est responsable de l'approvisionnement en eau des quartiers nouveaux pour le soviet local, n'accepte pas le laisser-aller des entrepreneurs et se passionne pour son travail. Tout comme son mari qui est géologue... Aucun ne veut renoncer à son métier et leur vie est une succession de brèves rencontres où l'amour s'émousse. Une jeune paysanne déboussolée par la ville, qui s'est fait engager comme femme de ménage — hasard ou complot, on ne sait — a aimé, elle aussi, le mari géologue, éternel bohème qui parcourt le pays avec sa guitare.

Pour ce rôle, Kira Mouratova avait choisi un acteur à peu près inconnu, Vladimir Vissotski, dont on entendait pour la première fois les chansons et la voix rauque égrenant : « Dans les marais vivent des démons femelles », et débitant les petits mots bêtes de la tendresse comme : « Les écrevisses sont cuites et je t'aime », mais sa révolte aussi : « Tu es un petit chef », dit-il à sa femme. Un film attachant, qui mêle le réalisme du documentaire à la subjectivité, qu'on effleure comme une dentelle. Sans satire, sans critique, sans métaphore avec des personnages qui ont chacun leur vérité.

Même impression de vérité intime tchékhovienne, presque antonienienne, à l'intérieur du réalisme dans *Longs adieux*, sur un scénario de Natalia Riazantseva, qui fut la scénariste des *Ailes*, de Larissa Che-



STEINBERGER/ENQUERAND

pitko, et de *Lettre d'un autre*, d'Ilya Averbakh. Là aussi, le père, archéologue, est absent. La mère, Eugenia (Zinaïda Sarko), vieillissante mais avec l'envie de séduire encore, a élevé seule son fils unique, Sacha (admirablement joué par le jeune Oleg Vladimirov), sans se rendre compte qu'il n'est plus un enfant. Lorsque celui-ci fait le projet de fuir sa mère et de rejoindre le père lointain, Eugenia se brise, et ce sont les éclats de son désarroi qui font apparaître, comme un kaléidoscope, la caméra de Mouratova. Fin heureuse ou malheureuse, on ne sait : l'adolescent se laisse coïncier par cet amour maternel qui va l'emprisonner. Et peut-être faire son malheur...

Depuis la « perestroïka », tout a brutalement changé pour la cinéaste, maintenant la plus recherchée d'Union soviétique. « Il y a d'autres cinéastes que vous ne connaissez pas. Boulat Mansourov, avec son film *Trizna*, par exemple. Mais c'est ridicule, naïf, de croire qu'il peut exister un « cinéma de la perestroïka », qu'on va appuyer sur un bouton et tout changer. Le cinéma, c'est un art, pas du document. On ne peut pas répondre à l'ordre : « Faites des films libres ! Maintenant, c'est comme une conva-

lescence : on m'envoie à l'étranger. On dit que ce que je fais est « génial » : alors qu'avant, c'était affreux. »

Vous me demandez si quelque chose a changé : vous me voyez ici, envoyée de cet Etat, on m'a donné de l'argent, on a envoyé mes films pour que vous les voyiez. Alors, qu'en voulez-vous ? On ne peut pas savoir si ça va durer, mais c'est un bon moment puisque rien n'est encore fixé. Il n'y a pas de règle. C'est le moment le meilleur. La liberté. »

L'an dernier, Kira Mouratova a réalisé un nouveau film. Que l'on ne peut pas voir et qui porte un titre prémoniteur : *Changement de destinée* ou *Les Caprices du sort*, d'après le *Billet* de Somerset Maugham. Mais, pour une question de droits, les héritiers de l'écrivain refusent que le film soit exporté.

NICOLE ZAND.

* *Brèves rencontres*, au cinéma Cosmos (en V.O.).

* *Longs adieux*, au cinéma Le Triomphe (en V.O.).

(1) Parmi les *pierres grises* a été sélectionné pour le Festival de Cannes dans la section « Un certain regard ».

Naissance de KIWI

KIWI (Kino Women International Federation), association internationale rassemblant des femmes travaillant dans les professions du cinéma et de la vidéo, vient de tenir à Paris, ses troisième assises.

Fondée en juillet 1987 à Moscou, lors du Festival, le KIWI a élu la cinéaste géorgienne Lana Gogoberidze (*Quelques interviews sur des questions personnelles*, *Tourbillon*, *le Jour plus long que la nuit*) comme présidente, à la suite de la seconde réunion de Tbilissi, en février, qui avait permis de déposer des statuts, de rédiger une charte et de nommer des représentantes pour les sept zones géographiques fixées par la charte. Pour la

France, c'est la comédienne Delphine Seyrig qui a été élue.

Un bulletin de liaison et d'information trimestriel sur la production cinématographique des femmes à travers le monde est prévu en plusieurs langues. D'ores et déjà, il a été annoncé qu'une commission « Festivals de films de femmes » se tiendrait à Montréal, en juin prochain, et qu'un nouveau rendez-vous du KIWI aurait lieu après le deuxième Festival de Créteil, du 11 au 19 mars 1989.

Le siège social de l'association doit être créé prochainement à Londres, avec un secrétariat à Moscou, auprès de l'Union des cinéastes (téléx numéro 411 99, écran SU).

LENDEMAINS BERLINOIS

L'INQUIÉTUDE DES CINÉASTES DE L'EST

Elle s'exprime par la voix de Kira Muratova et de Jochen Denzler,
confrontés aux nouveaux impératifs commerciaux de l'Occident

De notre envoyée spéciale
à Berlin

A 56 ans, Kira Muratova apparaît enfin en Occident comme l'une des plus belles figures de la résistance du cinéma russe à la propagande politique et à l'optimisme obligé. Interdits de distribution pendant une vingtaine d'années, ses films sont enfin sortis d'URSS grâce à la perestroïka. En 1988, elle faisait l'événement au Festival des films de

femmes de Créteil, avec deux des sept longs métrages qu'elle a réalisés depuis 1964 : *Brèves Rencontres* et *Longs Adieux*, respectivement tournés en 1967 et 1971.

L'invitation à Berlin du *Syndrome asthénique*, réalisé en 1989, a permis la levée d'une nouvelle interdiction, pour excès verbaux cette fois. Ce film qui vient de valoir à sa réalisatrice le prix spécial du Jury berlinois a pourtant dominé la compétition de ce 40^e festival. Une fois de plus, Kira Muratova marie, avec une rare mai-

trise, intimisme et caricature, tout en préservant l'intégrité des êtres.

Ce film débute dans une salle de cinéma. À l'écran, Natacha dont le mari vient de mourir est si choquée par cette disparition qu'elle ne vit plus que d'accès d'agressivité en moments d'apathie. Ce film dans le film terminé, les spectateurs sortent de l'ombre, contrariés, pour la plupart, par le drame auquel ils viennent d'assister. Ils sortent de la salle de projection comme ils vivent, apathiques, eux aussi, et tellement abrutis que, perestroïka ou pas, ils ne savent où ils en sont.

La présence de Kira Muratova dans la compétition berlinoise, ainsi que celle du réalisateur tchèque Jiri Menzel et de l'Allemand de l'Est Frank Beyer prennent une importance considérable, cette année, où tous, à l'Est, s'interrogent sur l'avenir de leurs cinématographies. Jusqu'à présent, en dépit des interdictions de distribution, les cinéastes jouissaient d'une liberté de création et de moyens techniques et financiers assez enviables que les nouveaux régimes ne leur garantiront sans doute pas.

En Allemagne de l'Est, surtout, l'évolution se précipite. Un colloque s'est déjà tenu pendant le festival sur l'avenir du cinéma de RDA. « Nous sommes très soucieux, commente le réalisateur Jochen Denzler. Nous craignons qu'on ne nous bâtit une unification des cinématographies allemandes sur des paramètres commerciaux qui nous obligent à sacrifier notre combat politique et nos objectifs artistiques. » À ce souci idéologique s'ajoute la crainte que les cinéastes de RFA ne profitent des équipements et des talents de RDA ainsi que de la faiblesse de la monnaie de l'Est pour réaliser ou faire réaliser leurs propres films au moindre coût. Jochen Denzler a filmé la *Révolution d'octobre* de la RDA. Il travaille surtout actuellement à décrypter l'histoire plus ou moins récente de son pays. Il ne se reconnaît aucune disposition pour le cinéma commercial.



Kira Muratova a obtenu au Festival de Berlin le prix spécial du Jury pour son film *Le Syndrome asthénique*. (Photo Piel/Gamma.)

Jeanine BARON



Kira Mouratova: silence, on coupe!

L'œuvre de Kira Mouratova, la grande cinéaste soviétique, a été étouffée jusqu'en 1986. On la découvre enfin en URSS, on la découvrira aussi à Créteil qui propose, pendant le Festival de films de femmes, du 12 au 20 mars 1988, son œuvre complète: quatre films seulement en plus de vingt ans, réalisés au prix d'immenses difficultés. Nous avons rencontré Kira de passage à Paris, elle ne parle que de ca, de l'univers absurde de la censure soviétique.

Tous vos films ont eu des problèmes. Pouvez-vous récapituler quelle forme de censure ils ont subie et pour quelles raisons officielles ?

A vrai dire, je n'ai jamais bien compris ce qu'on reprochait à mes films. Ils me semblaient évidents, on me répondait que j'étais myope.

En 1967, j'ai réalisé « Brève rencontre » (une histoire d'amour sur fond de réalité sociale : l'héroïne, Kira Mouratova elle-même, délivre les autorisations de fin de travaux pour les immeubles neufs : son amant, joué par Vladimir Vissotsky, est géologue). « Brève rencontre » n'a pas été formellement interdit mais on n'en a tiré que six copies. Dans un pays grand comme l'URSS, tirer six copies d'un film, c'est l'empêcher d'exister.

On m'a reproché d'aimer la laideur. On m'a dit que lorsque je filme une belle maison je choisis en gros plan la plus vilaine porte. On m'a aussi reproché de montrer une femme à haut niveau de responsabilité ayant

une relation ambiguë avec un homme. Après cet échec, j'ai cessé de travailler pendant quatre ans.

Puis, en 1971, j'ai réalisé « Longs adieux » (un conflit psychologique construit autour des relations d'un père avec son fils). Celui-là a été totalement interdit. Je n'ai jamais compris pourquoi. Les spectateurs, qui l'ont vu quinze ans plus tard, quand il a été autorisé, ont cru qu'il manquait des passages tellement il leur semblait incroyable que ce film-là ait pu être interdit. Il avait été jugé bourgeois et pernicieux.

En fait, je pense que c'est mon esthétisme qui dérangeait mais personne n'arrivait à le formuler. J'ai rencontré plus tard un ministre qui avait fait partie du ministère qui m'avait censurée (il y avait à l'époque un ministère chargé de la censure qui a disparu depuis Gorbatchev) et ce ministre m'a expliqué que « Longs adieux » était en avance sur les mentalités de l'époque. Et ce même ministre, dix ans après, censurait « Parmi les pierres grises ».

En 1979, j'ai réalisé « En découvrant le vaste monde » (un amour meurt pendant qu'un autre naît sur fond de construction d'usine). Il a été coupé. Comme le négatif a disparu, la version que l'on peut voir à Créteil est la version tronquée. On m'a accusée une fois encore d'avoir mauvais goût, mais surtout on a trouvé mes personnages bêtes. Je répondais que j'avais voulu faire un film romantique, on me rétorquait : « C'est un film idiot et vos personnages sont bêtes ».

« La Stampa denonce la complicité de Trapani en Sicile, qui compte, vingt ans, pour le meurtrier de sa fille, à six ans de prison. Rentrée en Italie, la jeune fille a été victime de coups et blessures, ainsi que de harcèlement moral », le grand quotidien italien, « Femmes au foyer » embauché par la Fuji Bank et Nomura Secu-

INTERNATIONALE

le négatif a disparu. Chez nous les négatifs sont propriété des studios. Je pense qu'ils jettent à la poubelle les passages censurés !

C'est étrange que « Parmi les pierres grises » ait autant déplu aux autorités parce que je me suis inspirée d'un grand classique russe et l'histoire est très sociale. Il s'agit d'une famille riche et d'une famille pauvre. Je pensais enfin plaire aux censeurs. Et puis non. On m'a accusée d'avoir montré des pauvres trop pauvres. J'ai répondu : « Mais si les pauvres n'étaient pas si pauvres, ce n'était pas la peine de faire la révolution ! » Dialogue absurde une fois de plus et pour résultat ce film complètement mutilé.

J'ai eu aussi beaucoup de scénarios refusés, mais ce n'est pas une tragédie, juste un drame. Une tragédie, c'est quand le film est terminé et qu'on vous le refuse. C'est comme tuer un enfant.

Aujourd'hui, depuis l'arrivée de Gorbatchev, quels sont vos rapports avec les autorités?

Les rapports de Cendrillon avec la fée! Tous mes films sortent, j'ai eu une promotion et une grosse augmentation de salaire, on me pousse à faire des films, ce que je veux, comme je veux. Mais cela ne change rien à ma façon de travailler. Je viens de terminer «Changement de destinée», d'après une nouvelle de Somerset Maugham, qui n'est pas du tout un film politique.

Je suis un personnage tellement à la mode maintenant que je pourrais présenter une feuille blanche comme scénario, on l'accepterait. Disons qu'après avoir été une figure très noire je me sens presque trop rose. Presque, comment dit-on en français... la bonne conscience du gouvernement. *Propos recueillis*

l. *Propos recueillis*
par Hélène Mathieu

